

Myriam ROCHE et Émilie GUYARD (dirs), *Roman noir et journalisme : en quête de vérité*

Presses universitaires Savoie Mont Blanc, coll. Écriture et Représentation, 2020, 302 pages

Érik Neveu

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/32534>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.32534

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 octobre 2023

Pagination : 377-379

ISBN : 978-2-81430-502-1

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Érik Neveu, « Myriam ROCHE et Émilie GUYARD (dirs), *Roman noir et journalisme : en quête de vérité* », *Questions de communication* [En ligne], 43 | 2023, mis en ligne le 01 octobre 2023, consulté le 18 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/32534> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.32534>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

encore plus l'analyse néanmoins très complète dans le second chapitre. Cette approche organisationnelle aurait pu être combinée à une analyse du métier de galeriste par sa formation et le développement de sa carrière. L'auteur indique qu'une bonne partie des compétences des galeristes sont issues de leur milieu social d'origine, notamment celles qui sont le plus utiles à l'entretien d'un réseau social moyennant la participation à des soirées mondaines (et même leur organisation) et à traiter un public avec un niveau élevé de richesse. Cependant, les questions de formation et d'entrée dans le milieu, hormis la mention des très habituels stages non rémunérés, ne sont abordées que d'une façon éparse et pas suffisamment systématique. Bien qu'on ne soit pas devant un ouvrage consacré à la sociologie des professions, porter une attention plus poussée aux profils et aux trajectoires des galeristes et de leurs collaborateurs aurait davantage éclairé les différences entre galeries qui évoluent au sein d'un monde social relativement autonome.

Pour toute personne désireuse d'en savoir plus sur le monde des galeries d'art contemporain, qu'elle soit déjà bonne connaissance ou non, cet ouvrage est une lecture indispensable. La très bonne insertion de l'auteur au milieu et le style de rédaction très accessible en font une parfaite introduction aux coulisses du marché de l'art, à la fois stimulante et amusante à lire. En effet, les témoignages accompagnent la démonstration savante mais donnent aussi la possibilité au lecteur d'apercevoir ce monde fermé. Par sa méthodologie et ses ouvertures théoriques sur les relations commerciales sous couvert d'amitié, ainsi que par l'attention portée aux questions spatiales et territoriales, cet ouvrage constitue donc une contribution majeure à la sociologie de l'art et aux études plus générales sur l'art contemporain.

**Gloria Guirao Soro**

*Universitat de Barcelona, Cecups,  
ES-08007 Barcelone, Espagne  
gloria.guirao@ub.edu*

**Myriam ROCHE et Émilie GUYARD (dirs), *Roman noir et journalisme : en quête de vérité***

Presses universitaires Savoie Mont Blanc, coll. Écriture et Représentation, 2020, 302 pages

Ce volume restitue les travaux de deux journées d'étude organisées à Chambéry et Pau. Il réunit seize contributions – dont trois en castillan – et deux entretiens, l'un avec l'écrivaine française Dominique Manotti, l'autre avec l'écrivain cubain Leonardo Padura. Suivant le découpage du volume

en deux parties, deux approches peuvent cependant être soulignées : celle du « Fait divers à la source du roman noir », celle du « Journalisme au service du roman noir ». Et la quasi-totalité des chapitres décline réflexions et études de cas autour du rapport journalisme-roman noir, de la place singulière du fait divers comme matière première de cette littérature, autour aussi des ambivalences et hybridations entre genres narratifs, vérité, vraisemblable et mentir-vrai.

Un intérêt évident de l'ouvrage tient à sa remarquable ouverture internationale, puisqu'il joue à la fois d'analyses centrées sur un ou quelques auteurs (Yasmina Khadra pour Jelloul Bouhmida, p. 67-80, Olivier Norek pour Loredano Trovato, p. 95-110, Arturo Perez-Reverte pour Thierry Nallet, p. 197-214 ; Leonardo Padura pour Paula Martinez, p. 285-297) ou romans. Mais les contributeurs proposent tout autant des panoramiques sur l'histoire et la diversité du « noir » dans toute une série de pays : Algérie (Mohammed Yefsah, p. 215-236), Amérique centrale (Dante Barrientos Tecun, p. 237-252), Espagne (Alex Martin Escriba et Javier Sanchez Zapatero, p. 159-180 ; Ludivine Thouvenet, p. 181-196), Mexique et Cuba (Jafet Israel Lara, p. 269-284 ; Nelly Rajoanarivelo, p. 253-268 et Paula Martinez, p. 285-295). Cette polyphonie met en évidence sinon l'universalité, du moins la très large diffusion d'une littérature « noire » qui si elle appartient aux genres policiers n'est ni fondée sur la résolution d'une énigme, ni littérature d'ordre. Elle manifeste aussi la corrélation très intense entre l'expérience du journalisme et l'entrée dans cette pratique d'écrivain, la manière dont faits divers et « affaires » fonctionnent comme des prismes et analyseurs des rapports de pouvoir et de domination. Sur un plan pratique, le lecteur, spécialement s'il est hispanophone, trouvera en ces pages la matière à de nombreuses lectures de romans que leur présentation rend alléchantes. Le volume constitue donc une belle contribution à l'analyse d'une composante centrale des littératures « policières », et une remarquable ouverture sur la diversité de leurs dynamiques nationales.

L'ouvrage est aussi marqué par le défaut de ses qualités. S'il offre une belle série d'études et maintes ouvertures, rassembler un prologue, deux entretiens et seize contributions en 306 pages suppose des textes assez courts. Le prix de la riche information sur le noir et ses rapports au journalisme dans le monde est alors que le raconter l'emporte sur l'analyser dans bien des contributions. Un commentateur sociologue voulant se démarquer de ses voisins « littéraires » pourra y voir le poids d'un tropisme de célébration

auquel il est sans doute difficile d'échapper quand on nourrit passion ou enthousiasme pour une œuvre. La condensation des formats joue assurément aussi. Si les chapitres ont en commun de susciter l'envie de lire, s'ils ouvrent des horizons sur des littératures, ils ne sont, de ce fait, pas toujours très densément analytiques. Non que les appuis théoriques soient absents (Luc Boltanski chez Sybilla Guéneau p. 89 ; Philippe Hamon chez Nelly Rajaonarivelo, p. 260 ; Gérard Genette chez Loredano Trovato p. 101, 105 ; L'École de Francfort pour Stéphane Ledien, p. 53). Mais si les auteur·ices ne sont en rien désarmées sur un plan théorique, la sollicitation des concepts est plus souvent allusive qu'elle n'est le point de départ d'une vraie mise au travail des outils théoriques.

Pour passer de l'objection à la suggestion, l'ouvrage aurait gagné à une ponctuation plus synthétique qui s'interroge, par exemple, sur ce qui ressemble à de fortes régularités dans la multi-positionnalité ou les trajectoires des auteurs, comme le fait Thierry Nallet (p. 197-214) dans une analyse du processus de consécration graduelle d'Arturo Perez-Reverte comme grand auteur. Il aurait pu s'aventurer davantage dans l'exploration d'un paradoxe qu'avait exprimé un jour un lecteur interrogé dans le cadre de notre enquête sur les lecteurs de polars (Annie Collovald et Érik Neveu, *Lire le noir*, Presses universitaires de Rennes, 2013). À la question de savoir s'il lisait un quotidien, il avait répondu, rayonnant : « Mais ce n'est pas la peine puisque je lis des polars ! » Au-delà de la boutade, il y a là un paradoxe, que le volume rend visible. En de nombreux domaines (le fonctionnement du champ politique, l'enchevêtrement au quotidien des rapports de classe, de race et de richesse) des productions qu'on peut appeler fictionnelles ou récréatives sont en bien des cas plus éclairantes que le gros du travail journalistique ou même ce qui est vulgarisé des sciences sociales sur les plateaux télé. C'est le cas du roman noir, capable de produire selon l'expression de Véronique Desnain du « plus vrai que vrai » (p. 15). Mais qu'on pense aussi à ce que produisent d'intelligibilité du monde politique et social des séries Télé comme *Baron noir*, *Borgen*, *West Wing*, *Sur écoute* comparées à... disons le suivi de BFM-TV ou la lecture du gros de la presse régionale ou des exégèses médiatiques de tel expert « enseignant à Sciences Po » ou oracle d'un *think tank* confidentiel... On aurait aimé voir plus de contributeurs aller au-delà du repérage de ce paradoxe pour tenter de l'expliquer, ce à quoi contribue par exemple Mohammed Yéfsah (p. 217-18) en montrant en quoi un groupe de journalistes algériens a joué de

l'investissement et du désinvestissement du polar en lien avec les fluctuations des espaces de liberté que leur laissait ou non le contrôle de la presse par le pouvoir politique. C'est aussi une question qu'éclaire le très riche entretien avec Dominique Manotti qui montre en quoi (à propos de l'affaire Alstom, cette grande entreprise française dépeçée en 2014 au profit de l'entreprise étatsunienne General Electric, dans un contexte de pressions de la justice aux États-Unis et d'intrigues internes à la firme) la possibilité de styliser, de créer des personnages imaginaires, mais dont les propos et comportements correspondent à des faits objectivables donne à la fois une liberté d'expression et une force de percussion narrative pas souvent ouverte aux journalistes, mais aussi incompatible avec les codes et prudenances de l'écriture académique.

L'expression de ces frustrations de lecteur ne doit cependant pas occulter le fait que ces textes méritent lecture et diffusion. Ils combinent une connaissance souvent érudite et profonde des auteurs ; ils font découvrir des écrivains et des récits passionnants. Ils viennent confirmer combien s'intéresser aux « mauvais genres » n'est pas pour les universitaires coquetterie ou goût de la distinction canaille, mais attention à des productions culturelles qui sont à la fois massivement consommées et fortes d'un potentiel de compréhension du monde social qu'offrent de moins en moins souvent les grands médias censés nous informer.

**Érik Neveu**

Université de Rennes, IEP Arènes,  
F-35000 Rennes, France  
erik.neveu@sciencespo-rennes.fr

**Stéphane SIMONIAN, *L'Affordance socioculturelle des objets techniques***

Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, coll. Numérique en éducation, 2022, 188 pages

Ils sont partout et s'immiscent dans toutes les parcelles de nos vies. Les objets techniques, version numérique des *Choses* de George Perec (Paris, Julliard, 1965), se distinguent par leur omniprésence aussi nécessaire que parfois embarrassante. En 2007, dans un texte publié dans la revue *Sociologie du travail*, intitulé « Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité », le regretté Bruno Latour soulignait même avec malice qu'ils étaient devenus « infréquentables ». Outre B. Latour, plusieurs chercheurs issus de la sociologie, des sciences de l'information et de la communication (SIC),